

# Flash Gordon

## Des adaptations (suite et fin)

La première partie de cette étude a été publiée dans sfmag N ° 82 nov/déc 2013

Si Flash Gordon en a beaucoup inspiré, force est de reconnaître qu'il fut peu respecté sur petit comme sur grand écran. Quelques exceptions, quand même qui, même si elles ne furent pas inoubliables, contentèrent quelque peu les vieux fans de ce serial où il y avait toujours une terre à explorer.

### Au cinéma

Tout d'abord, un chef d'œuvre. Nous sommes alors en 1980, et voilà que sort sur les écrans un certain Flash Gordon, sous la férule audacieuse d'un certain Mike Hodges. Honnis soi-disant par les fans (mais était-ce les bons ?), ce Flash Gordon là, fait en quelque sorte partie de ces films mal considérés par la critique, un de ces bannis qui, sans avoir su trouver son réel public, a déchainé les passions.

S'inscrivant dans la droite ligne d'un certain cinéma de divertissement alors en cours avec le triomphe de Star Wars et autres Conan, Flash Gordon est arrivé un peu comme un météore sur les écrans. En France, il connut un certain succès, malgré son gouffre financier, outre atlantique.

Et c'est en grande partie grâce à trois éléments essentiels.

Les décors, tout d'abord, qui sans être tout à fait aboutis, parvenaient à magnifiquement remettre au goût du jour cette imagerie primitive traversée de palais aériens, comme celui des hommes-oiseaux (la cité des nuages de l'empire contre attaque en est directement issue) et de royaumes plan-



tés dans des arbres (Endor ?). Rajoutons des fumées, une faune et une flore pittoresques, et nous tenions là un paysage propice à nous égarer, comme dans un épisode de la saga Star Wars.

Ensuite, les acteurs. Un Sam Jones monumental, souple, athlétique, charismatique, plein d'humour et sincère. Une espèce d'alter ego au Schwarzenegger de Conan, les couleurs criardes en plus. Cet acteur, fort peu connu, car assimilé à jamais à ce serial rejeté par la critique, a su exprimer une certaine fraîcheur dans son interprétation du personnage de la bd qui en surprit beaucoup alors. Nous citerons pour exemple cette mythique partie de football américain, de toute beauté, durant laquelle un Sam Jones déjanté, généreux et débonnaire, met une raclée aux troupiers de Ming. Une audace qui valait le détour dans un cinéma d'action généralement ponctué du même humour.

Ajoutons à cela une Dale Arden (Melody Anderson) parfaite dans son rôle de terrienne tourmentée, un professeur Zarkov (le très talentueux et théâtral Chaim Topol) tonitruant, et un Ming (Max Von Sydow inoubliable) aussi abouti qu'un Dark Vador, mais



en plus extraverti, et nous tenions là le casting idéal pour un film promis à un gros succès. Notons également que les charmes torrides d'une Ornella Mutti (la princesse Aura) en stretch, ainsi qu'un Timothy Dalton totalement décomplexé (Le prince Barin, admirable compromis entre Solo et Lando Calrissian de Star Wars), contribuèrent durablement à une légende filmique qui, curieusement, prendrait naissance bien après que le film soit passé sur les écrans. Enfin, comment ne pas se rappeler de la bande son. Un des rares cas où un groupe prit en main tout le côté musical d'un film de genre pour en faire une véritable leçon symphonique encore insurpassable à présent.

Il faut reconnaître que le travail du groupe Queen, alors figure musicale montante de l'époque, est pour le moins unique dans le genre. Une même réussite qu'on retrouvera un peu plus tard sur un autre chef-d'œuvre cinématographique, « Highlander ».

Il ne manquait donc rien à ce film produit par le très sympathique et audacieux Dino De Laurentis pour trouver le chemin du succès. Si bien que, dès les premières images sur la planète Mongo, les spectateurs se surprenaient à rêver comme devant un Star Wars. Certes, le scénario était un zeste en deçà d'un film de Lucas, il y avait des lacunes, des manques, sans parler d'effets plus artisanaux (les maquettes volantes). Mais voilà que soudain passait en nous le même engouement que pour l'une de ces perles qu'on voit de plus en plus rarement dans une vie de fan de cinéma de genre. Car, dans ce Flash Gordon il y avait quelque chose qu'on ne voit plus beaucoup dans les films d'aujourd'hui : de la passion. Mais aussi et surtout, cette décontraction et cette insouciance qui peuvent permettre toutes les audaces visuelles et donc tous les plaisirs pour les spectateurs. Bref, ce film avait une âme. Il s'en fallut donc de peu pour que ce film décroche le cœur des fans à l'époque. Ce « Conan dans l'espace » avait une séduction certaine. Même si nous ne saurons jamais ce que le réalisateur français Alain Resnais aurait pu en faire, et ce fut encore une fois la faute de l'argent, force est de considérer que ce Flash Gordon en diable nous démontrait une fois de plus combien il était possible d'inventer d'autres figures populaires au cinéma sans en avoir honte un seul instant.

Presque trente quatre ans plus tard, le Flash Gordon de Mike Hodges demeure un cas d'école pour les spécialistes du genre, et une légende filmique pour les vrais fans d'Alex Raymond. Ce qu'aurait pu être un certain cinéma viril sans être ultra violent ou

ennuyeux. Comme avaient su l'être les deux premiers Conan. Car, tout en ayant su expurger le vieux racisme de jadis de ses ramures populistes et intellectuelles, ce film sans autre prétention que de distraire, avait su fasciner un grand nombre de gamins en son temps. Pourquoi le racisme s'est-il trouvé comme aboli dans un Conan ou ce Flash Gordon ? La recette en est simple. C'est d'un univers dont on nous parle, pas un pays, un Etat ou une ethnie particulière. Un univers où chaque identité raciale peut se forger son propre barbare ou son Flash Gordon. D'où ce succès d'estime dans une France peut-être plus encline à des cabotinages réussis dans des décors de théâtre rêveurs, que dans un pays comme les Etats-Unis, où on attendait peut-être un personnage plus dur, moins sourieur. Le réalisateur a donc remporté son pari, celui de renouveler durablement un personnage trop sérieux pour en donner une figure plus sociable, plus moderne, en même temps que dotée d'une certaine humanité. Ne manquait que les moyens d'un Georges Lucas, et Mike Hodges aurait pu en surprendre plus d'un(e).

Ce film est un peu à l'image du cinéma proto artisanal des années 80, un temps où tout était encore possible sur les écrans, peu importe le peu de moyens, puisque tout restait à faire, à inventer. Contrairement à notre époque actuelle où tout étant possible sur les écrans avec des ordinateurs et des logiciels, ce sont les ambitions et les audaces qui sont toutes petites. Le résultat est souvent superficiel, auto-satisfaisant, et malheureusement décevant. On ne séduit plus, on ne sait plus ce que c'est que l'engouement. Alors on préfère choquer, traumatiser, réinventer, tout casser, mais avec les mauvais arguments. Comme si le cinéma était soudain commandé de se plier aux règles d'un certain réalisme, quitte à nous laisser par cette obsession pour le



LES GRYPHONS DE TROPICA ONT DEUX TRATS REMARQUABLES: LEUR CARACTERE RIFIF ET LEUR VELOCITE. DES CAVALIERS ACCOMPLIS COMME FLASH ET ZARKOV N'ONT AUCUN MAL A LES TENIR EN MAIN. BIEN TOT, LES RIFIFS QUITTENT LES MONTAGNES ET S'ENFOIENT DANS LA TUNGLE TROPICALE !!!

24-6-42

« raisonnable », le sens, dans ses protagonistes, au détriment des effets spéciaux souvent disproportionnés. Le monde semble trop grand pour des acteurs toujours plus juvéniles, minces, fragiles. Alors que dans les années 80, et la première moitié » des années 90, c'était le monde qui semblait trop petit pour des héros bodybuildés, et peut-être plus rassurants, là où de nos jours ils deviennent de plus en plus mauvais au sens éthique du terme.

Bref, entre les trois décennies qui les séparent, deux époques semblent se faire face, deux manières de faire du cinéma aussi : Celle de l'inventivité et celle de la reproductibilité. Génération complexée ? Ou culte de la facilité ? Mais là où le cinéma actuel perd



un peu en capacité à nous émouvoir, à nous émerveiller, il y gagne dans sa façon de nous choquer, à nous provoquer. Avec les guerres et les catastrophes, il semblerait que le cinéma remplisse à présent une fonction profondément cathartique. Cet exorcisme nécessaire d'une enfance terrible passée sur une autoroute de l'horreur, là où jadis on savait encore aménager des parcelles de terrains verts où on s'arrêtait un temps pour se souvenir qu'on aimait être un enfant.

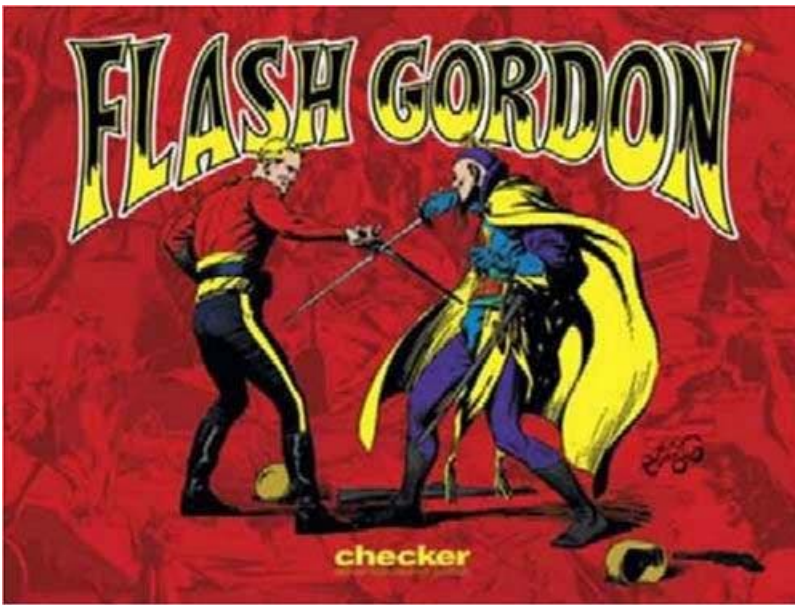
L'enfant qui grandit trop vite, le parent absent de la nouvelle famille monoparentale, tout contribue à dévier le vrai terme de héros de sa fonction primale de jadis. Le père remplissant jadis le rôle de protecteur, il semblerait qu'on assiste également au cinéma à l'implosion de la cellule famille traditionnelle.

Un univers de l'image devant faire sens subit toujours la marque, l'empreinte, exercée par cet autre univers qui est celui de notre monde réel. Et puisque l'image, telle

que déterminée par notre époque, est en charge également de produire du réel, elle est forcément dépendante des bouleversements induits par celle qu'elle singe, qu'elle imite et sublime. La contamination se réalise via une sorte de relai mental par l'intermédiaire duquel c'est l'intergénérationnel qui détermine les orientations morales de cet univers d'images toujours chargé, et de nous informer, et de nous influencer, mais également de rendre compte de nos propres comportements sociaux.

## Les sérials et séries

Buster Crabbe (Flash) et Charles Middleton (L'empereur Ming), furent sans aucun doute ceux qui dans la série éponyme des années 30 offrirent la version la plus fidèle aux personnages d'Alex Raymond. Ce sérial qui, de 1936 à 1940, fit les beaux jours d'un certain cinéma de divertissement, a souvent été mal évalué par une critique leur repro-



chant leur manque de souffle. Et pourtant, tout comme le Métropolis de Fritz Lang, et inversement de l'idéologie nazie qui en fera une volonté d'uniformisation raciale pour le monde entier, cet individu qui brusquement surgissait du peuple pour dérouiller une race belliqueuse voulant asservir l'humanité, figurait bien l'un de ces « Iron Men ». Prototype du surhomme aristocratique, il était à l'exact opposé de l'aryen venu des campagnes du nazisme populiste de l'époque. Et même si l'imagerie populiste raciste et blanche de l'époque militait tout de même pour un monde bipolaire, force est de reconnaître que ce Tarzan de la middle class en démontrait pas mal pour installer durablement un mythe populaire. Qui plus tard produirait ses effets indirects, comme le personnage de la Panthère Noire de chez Marvel par exemple. Et qui là, met magnifiquement en scène un héros d'origine africaine. Mais bel et bien américain. Ce qui est important à souligner, dans un monde où le héros européen venait d'être renversé par les pires abjections nationales socialistes.

Notons ensuite qu'il exista deux excellents dessins animés qui, entre 1979 et 1987, donnèrent la meilleure illustration de l'œuvre de Raymond, dans ce qu'elle avait de plus académique et conventionnel, dans son aspect le plus martial aussi. Bref, le ton juste, et en même temps le signe qu'il aurait été de bonne aloi de renouveler la franchise d'origine, trop figée dans une époque dépassée. Nous nous passerons des suivantes où Flash devient un jeune surfer californien dans l'espace, n'ayant plus grand-chose à voir avec le personnage d'origine.

Dans The New Animated Adventures of Flash Gordon de Hal Sutherland et Don Towsley, nous avons un héros plus dépouillé, minimaliste et donc complètement fidèle à l'œuvre d'origine. Mais le public, sans doute déjà conquis par la franchise Star Wars, n'adhéra pas.

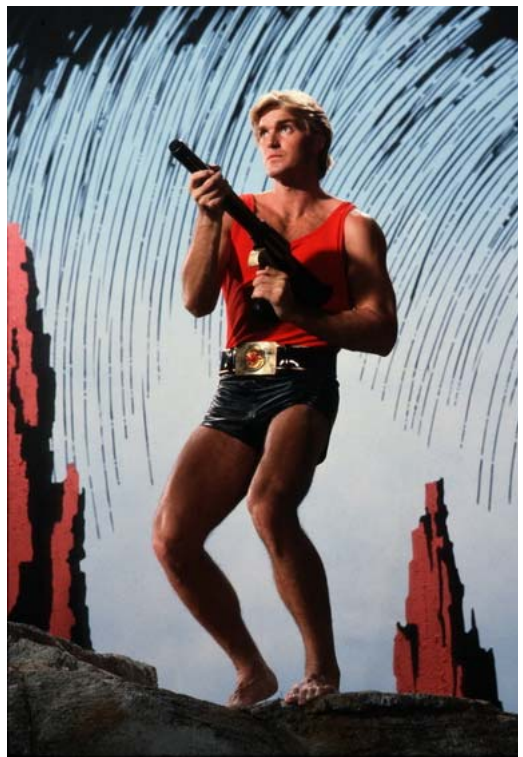
1986-1987 : Flash Gordon et les Défenseurs de la Terre. C'est peut-être avec cette série là que la légende Flash Gordon prit réellement fin. Et pourtant tout sembla être

fait pour que le mythe perdure. Nous y découvrons un Flash Gordon plus en phase avec un univers propre aux crossover. Le héros faisait équipe avec Mandrake le magicien, Lothar, le Fantôme et leurs enfants. Bref, tous les héros d'un siècle passé se réunissait sous l'égide d'un modernisme discret mais plus ambitieux, sans pour autant réellement remporter l'adhésion d'un jeune public plutôt versé dans l'âge d'or et d'argent des franchises nouvelles lancées par Marvel et DC Comics.

Et pourtant, l'idée perdure, on se demande si, dans le fond, le secret du succès d'une telle série ne serait pas tenue dans l'entreprise de Mike Hodges, et ce Flash Gordon sorti des ornières martiales d'une époque colonialiste, pour enfin faire exploser un vrai physique à l'écran, un peu comme le fit brillamment Arnold Schwarzenegger pour l'indétrônable saga Conan.

Enfin, arriva en 1997 la série télé fort attendue de Flash Gordon. Cela faisait une bonne décennie déjà qu'on n'avait plus entendu parler d'une franchise dont il fallait reconnaître la vétusté par ailleurs. Alors, tout espoir était encore permis.

Production américano-canadienne sous la férule de Matthew O'Connor et Mark Stern, cette série engagée avec enthousiasme était le signe que les réalisateurs américains n'avaient pas renoncé à trouver le ton juste, la rime qui manquait tant à une série digne de rivaliser avec la bd originale. Et pourtant, pourtant, une fois encore la déception était au rendez-vous ; pendant qu'une horde de fans acclamaient la série avant même qu'elle ne sorte sur les petits écrans, un détail rebutait les vrais aficionados. Le terme « d'inspiré ». Preuve d'un échec ? D'une faille ? Détail révélant une crainte de la part des réalisateurs ? Il fallut attendre le 16 septembre 2008 sur ScFi pour se faire une opinion. Non seulement, la série n'était pas à la hauteur, mais en-



core, elle avait pris des libertés, pour ne pas dire des raccourcis, ridiculisant une œuvre qui à la base charmait par son aspect visuel, cette poésie des lignes, qu'un Hodges, malgré toutes les briques qu'avaient pu lui casser sur le dos certains, étaient parvenu à conserver.

Pourtant, un acteur comme Eric Johnson (Smalville) avait tout pour plaire. Sa démarche, son pas de course, rappelaient parfois certaines vignettes d'Alex Raymond. Il en avait la carrure, pas le verbe. Car c'est encore une fois la production qu'ici il faudra mettre en cause. Un scénario misérable, pour une populace en trop grande majorité blanche vivant dans des caravanes, et se voyant soudain en devoir de sauver la Terre. Et d'une manière si téléphonée, que s'en était ne insulte même au mythe d'Alex Raymond.



Des effets spéciaux tous passés à la moulinette d'une reprographie se moquant presque des téléspectateurs, des dialogues insipides et très fast-food. Les premiers téléspectateurs tombèrent des nues. La suite est encore plus scabreuse, tellement les scénaristes et décorateurs ont saccagés l'œuvre éponyme. Une planète Mongo réduite aux décors de l'une des pires productions post apocalyptique qu'un Don Coscarelli (Les guerriers du Bronx) n'aurait pas renié. Des frusques de petits dictateurs en pyjamas, accompagnés de petits soldats de plombs en guise d'occupants. Exit les hommes reptiles ou lions. Oubliés, les décors gigantesques et farfelus mêlés à une flore colorées. Voilà qu'on se retrouvait péniblement dans une espèce d'usine désaffectée aux allures de bunker de service. La déception était énorme. Rajoutons à cela un procédé de voyage dans l'autre monde vite chipé à la série « Slider, les mondes parallèles », et les réalisateurs achevaient le bébé dans son bain.

Il s'en fallait de peu pour que la chose adhère. Mais nous n'étions peut-être plus dans le même monde ; Cet aspect confessionnal, voir privé, sous-entendant que la race blanche se trouvait peut-être en péril, est un aspect qui saute malheureusement aux yeux. Sans parler de l'intrigue, trop rapide et banale, comme d'une simple ballade en forêt, qui se termine en voie sans issue. La ré-adaptation aurait pu tout de même être fort croustillante, si on avait fait preuve de plus d'ouverture, de plus de cosmopolitisme et d'originalité. Mais voilà, le manque d'ambition, et peut-être des moyens trop réduits rapidement dispatchés, ont fait que cette série fut un vrai naufrage avant même sa conclusion.

Imaginons donc un tout autre scénario, imaginons quelque chose qui révolutionne les mentalités sans pour autant détruire le mythe :

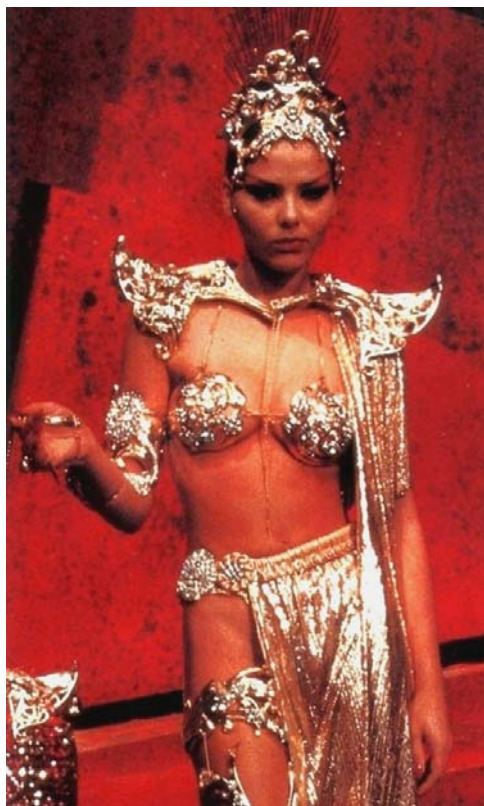
Un jeune et musculeux ex footballeur professionnel déchu vivant à Harlem. Cheveux longs et blonds, proche de la clochardisation. Une bande de copains blacks voulant former une équipe de basket, mais qui toujours manquent leur prestation pour une éventuelle gloire arrachée au poing. Une magnifique fille issue du Niger (Dale Arden) obligée d'être strip-teaseuse pour payer des études difficiles, ce qui la plonge dans la déprime et l'envie de se suicider parce qu'elle ne veut pas se prostituer. Un vieux russe, génie scientifique de son état, mais que la mort de sa femme et l'alcool a définitivement interdit de prix Nobel. Un surdoué informaticien d'origine asiatique, ayant du mal à survivre avec sa petite famille, et bidouillant pour les pauvres des ordinateurs volés ou vétustes. Et qui un jour tombe sur un disque, une soucoupe volante, en plein Harlem, dans un vieil entrepôt. Le russe la retape, réactive la propulsion. Et tout ce beau monde issu de Harlem s'en va sur la planète Mongo qui menace la terre de des-

truction. Une Mongo sur laquelle règne un John Malkovich dictateur, habillé par un Jean-Paul Gauthier. Des hybrides, des vaisseaux, des cités dans le ciel, une faune dantesque, des batailles, une princesse italo-arabe sulfureuse (Nabila ?) qui veut sauver son Flash et se le dispute face à la belle Dale, et des troupes de soldats plongées dans des décors très art design, le tout saupoudrés d'une touche technologique propre à un Syd Mead, et là on pourrait dire qu'on aurait fait un beau travail.

A l'heure où l'argent circule aussi vite que les idées, il est tout de même étonnant de voir une série aussi légendaire tant délaissée, un peu comme l'est d'ailleurs une autre comme Buck Rogers. Dont on redoutera d'ailleurs tout reboot s'il est généré par les mêmes pontes misérabilistes.

Tout en promulguant le même héros, cette série aurait pu mettre encore plus en avant des personnages qui sont presque éludés par un siècle de cinéma, séries télé et autres comics. Et qui plus est, avec des origines répondant, enfin, à cette Amérique d'aujourd'hui, aux multiples ramifications et métissages. Rajoutons à cela une sérieuse dose d'humour, et on tiendrait peut-être enfin là un petit chef d'œuvre. Un Cameron ou un Spielberg aux commandes pourraient faire largement la différence dans un océan de consensualisme où l'on recherche souvent plus la rentabilité que l'originalité visuelle.

Le cliché, c'est bien le cliché qui dans ce genre de production fait toujours mouche sur le public. Et en regardant le paysage audiovisuel actuel, force est de constater que c'est ce cliché là qui manque peut-être le plus pour un cinéma enfin décomplexé. Et c'est en abordant ce mythe par le truchement de personnages « has been » et ratés, que des réalisateurs ingénieux pourraient encore réussir à étonner leur public là où ils commencent sérieusement à lasser leur



monde. C'est peut-être dans cette caricature là, que le mythe Flash Gordon aurait le plus de chance de renaître sans tomber dans la poubelle du m'a tu vu et autres fa-daises dominantes.

Certes, comme on dit, l'Amérique est en deuil, l'Amérique est en guerre, l'Amérique est en danger. Mais, n'est-ce pas le propre d'une grande démocratie que de pouvoir toujours se réinventer. Or, s'il est une vertu dans l'image qui est de toujours se réinventer, il est dommage que le scénario ci-dessus, aussi caricatural qu'il puisse être, n'en inspire pas certains pour, enfin, accoucher un beau jour d'une histoire réunissant toutes les richesses ethniques d'un tel pays. Et pour que, peut-être enfin, un jeune adolescent issu de quelque pays, et regardant pour la première fois la chose, y retrouve





ces Fatima, Adou, Slveig et Bjorg, comme dans sa vie. Et non pas des clichés dont le seul but est de parfois colporter un élitisme bourgeois ou une homogénéité raciale excluant la variabilité ethnique. Des élites et clichés amoureux promulgués par une imagerie dont il sera d'ailleurs exclu en tant que blanc/noir/asiatique/arabe pauvre. Qui sait alors si ce jeune blanc, noir, asiatique ou arabe, de quelque pays qu'il puisse être, ne se sentirait pas, enfin, comme les autres. Qui sait si, alors, il ne pourrait pas tomber amoureux d'une Fatima, d'une Kim Mai, d'une Adou, ou d'une Solveig, sans souffrir du regard des uns ou des autres. Comme d'une normalité qui, enfin, se retrouve, et dans le rêve inscrit dans un film, et dans celui du grand réel. Même réciprocité pour une spectatrice féminine.

Flash Gordon s'en est donc allé, mais c'est

du provisoire, comme on dit. Gageons donc qu'il nous reviendra un jour comme l'humanité, elle, en a peut-être le plus rêvé, comme de quelqu'un qui, partant de rien, décroche les étoiles. Sauf qu'il n'est plus le seul. D'autres auront enfin à inventer aussi leur légende, dans la même et grande histoire. Ce qui, du fait, valide un peu plus ce terme américain si difficile à traduire et emprunté à un film devenu célèbre : *The whole wide world...*

Dans le prochain volet consacré aux « Iron Men », nous aborderons un autre personnage en la personne du très célèbre « Green self made man », j'ai nommé, Tarzan seigneur de la jungle. (N° 84 de Sfmag)